

## **Mondes, langages et corps brisés : la défaite de l'ordre colonial dans *La ceiba de la memoria*, de Roberto Burgos Cantor**

RENÉE CLÉMENTINE LUCIEN  
SORBONNE UNIVERSITÉ

1. En 2007, l'écrivain colombien Roberto Burgos Cantor, né sur la côte caraïbe, à Cartagena de Indias, publia son quatrième roman, *La ceiba de la memoria*<sup>1</sup>, qui reçut le Prix Casa de las Américas de La Havane en 2009. Ce roman que l'on peut inscrire dans le courant postcolonial, au sens où il met en relation dialogique un récit hégémonique colonial univoque et des voix restées longtemps inaudibles, génériquement classable dans le nouveau roman historique ou postmoderne, aborde donc l'ordre qui a présidé à l'écriture du récit sur la construction de l'identité colombienne, de l'Histoire et des histoires particulières, en se fondant sur une autre *epistemè* et une autre axiologie, en configurant ainsi un *topos* articulé à un *ethos* qui en bouleverse les représentations. Il s'axe, entre autres choses, sur l'insurmontable défi de mettre en récit et en fiction la complexité de ces cheminements en travaillant les éléments d'une méta-littérature prise en charge par le personnage écrivain Thomas Bledsoe, tourmenté par la défaite d'hommes et de femmes aux prises avec la situation chaotique du Nouveau Royaume de Grenade au XVII<sup>e</sup> siècle. Mais dans ce roman dont l'architecture articule plusieurs chronotopes, c'est à une autre instance discursive et narrative, omnisciente, qu'il revient de jeter un pont d'ordre réflexif entre les tragédies qui se sont déroulées à cette époque de l'Histoire du Nouveau Monde et la plus inhumaine du XX<sup>e</sup> siècle, l'Holocauste. Ces multiples voix qui construisent une écriture et des représentations de la défaite contribuent ainsi à réveiller ou à entretenir une mémoire dont l'on peut dire qu'elle relève du « supraliminaire », en allemand « Überschwellig », ainsi que l'a théorisé le philosophe allemand Günther Anders, penseur de catastrophes humaines inouïes tels que les bombardements atomiques d'Hiroshima et de Nagasaki, et les crimes d'Auschwitz (Anders, 2009) présents dans *La Ceiba*

1 Roberto Burgos Cantor, *La ceiba de la memoria*, Bogotá, Ed. Planeta, 2007, La Habana, Editorial Casa de las Américas, 2009. Dans cet article, les citations proviennent de l'édition Planeta.

en tant que rémanence de ceux du XVII<sup>e</sup> siècle colonial esclavagiste à Cartagena de Indias. Anders entend par là des événements et des processus qui dépassent les seuils du concevable, qui s'accompagnent, donc, d'un changement d'échelle par leur violence inédite, et ils engendrent des traumatismes qui s'installent dans la psyché individuelle et collective, martyrisent les corps, creusent des stigmates dans les paysages naturels et identitaires, de manière indélébile et transhistorique, comme dans ces tableaux du peintre Anselm Kiefer, à la croûte éclatée et noircie par les empreintes des ravages du nazisme<sup>2</sup>.

2. Les récits alternés homodiégétiques et intradiégétiques ne traduisent pas seulement la défaite de ceux, esclaves débarqués des cales, orphelins de la parole et d'un système de représentations originel devenu caduc par la sidération consécutive à la catastrophe de la traversée, tant il est vrai que l'impossibilité à nommer le nouveau monde et à représenter les tragédies de l'innommable n'affecte pas que cette humanité détruite. La pluriphonie obligée dans un monde voué par l'Histoire coloniale à la rencontre et à la coexistence de «Transterrados», dont des figures singulières arrivées de la Péninsule, les jésuites Pedro Claver et Alonso de Sandoval, concepteurs de l'humanité des esclaves et de leur liberté, particulièrement charitables et marginaux dans le contexte de l'horreur esclavagiste, prenant des libertés sur le plan théologique avec le dogme de l'Église inquisitoriale, conduit tout droit à un chaos. Celui-ci résulte d'émotions inattendues qui façonnent des brisures mettant en péril l'ordre vertical colonial travaillé par un inévitable dialogisme extrêmement subversif, notamment celui qui s'instaure entre l'aristocrate d'origine castillane, femme de greffier royal, la remarquable Dominica de Orellana, les esclaves guinéennes, Analia Tu-Bari et Magdalena Malemba, et l'esclave rebelle irréductible, Benkos Biohó. Dans le jeu de brouillage de l'ordre colonial, l'enracinement dans le paysage littéraire de la ceiba, cet arbre puissamment symbolique dans les cultures extra-européennes, tant amérindiennes qu'africaines, et érigé dans le texte en métaphore de la mémoire de Cartagena de Indias, permet de mesurer la profondeur vertigineuse des défaites, les plus difficiles à nommer par ceux qui les subissent et parviennent ou non à les dépasser, de représenter, de penser et

2 Anselm Kieffer, Exposition rétrospective au Centre Georges Pompidou, Paris, 16 décembre 2015-18 avril 2016, qui met en évidence le travail de l'artiste sur son rapport à la mémoire de l'Allemagne et au nazisme, dans des compositions monumentales où, par exemple des livres calcinés, des paysages martyrisés par des incendies, métaphorisent la destruction orchestrée par un régime porteur de mort.

de panser les déroutes de ceux qu'éreinte l'ordre colonial, patentes non seulement dans les corps brisés mais aussi dans les systèmes symboliques effondrés, les mémoires obscurcies ou effacées, les identités anéanties. L'arbre inscrit ainsi dans la mémoire la dynamique incoercible de digenèses propices à la résilience, qui minent cet ordre colonial pour le défaire, digenèses que le poète et penseur caribéen Edouard Glissant définissait dans son *Traité du Tout-Monde, Poétique IV*, comme des créations de mondes à racines multiples plus aptes à rendre compréhensible le Nouveau Monde composite, sans récit canonique unique et fondateur d'appropriation d'un territoire (Glissant, 1997), à la différence de ce que déploie le grand récit paradigmatique de la Genèse.

### **Corps en ruines et défaite du langage et d'un ordre symbolique**

---

3. Il convient d'être attentif à la distribution des instances discursives tout au long du roman. Dans la première des quatre parties, «Enfermos de mar», consacrée à la traversée transatlantique, les seuls personnages à statut homodiégétique sont les esclaves Analia-Tu-Bari et Benkhos Biohó. Ce personnage historique, originaire de Guinée, fut capturé à la fin du XVI<sup>e</sup> siècle et vendu dans le port négrier de Cartagena de Indias. Esclave révolté et fondateur du «palenque» de La Matuna, dans les Montes de María, lieu de rassemblement de fugitifs ayant abandonné la plantation des maîtres et les mines, son pouvoir fut reconnu en 1605 par le vice-roi du Reino de Nueva Granada, dans le but de rétablir l'ordre. Mais en 1621, les autorités décidèrent de l'arrêter, de le faire pendre et écarteler en place publique, le 16 mars 1621, pour, dirent-elles, ramener la paix.
4. Quant à Analia Tu-Bari, elle se dessine autodiégétiquement par une configuration empreinte de négativité et de refus de la contrainte incompréhensible et inouïe qu'on lui a fait subir : «No vine. Me arrastraron». Il n'est pas rare que l'on découvre des échos en miroir d'une voix à l'autre, entre la sienne et celle de Benkos Biohó, le même rythme de voix épuisées et au bord de l'asphyxie, de syncopes heurtées, mais ce qui singularise ce dernier, c'est le cri. Il est la métonymie obsédante, au fil du roman, d'un destin qui épouse une douloureuse trajectoire depuis la conscience de sa défaite, de l'anéantissement de l'être jusqu'à la pendaison et l'écartèlement. Ce cri se

décline sous diverses formes grammaticales. Comme une incantation à lui-même, se multiplient d'abord les occurrences de l'infinitif «gritar», dans les chapitres «Enfermos de mar» et «Transterrados», concentrant la potentialité d'une énergie pour l'heure en devenir et encore soumise à la contention, lorsqu'il est capturé, emprisonné dans la cale, puis après son arrivée à Cartagena. Ensuite, le verbe à la première personne de l'indicatif présent «grito», isolé dans de courtes propositions bisyllabiques, confère au discours de Benkos Biohó le tempo d'un halètement, de respiration de la survie, dont l'homonymie avec le substantif qui alterne avec le présent renforce la violence, prémisses à l'action de l'insurgé conscient de son humanité niée par un ordre qui n'est pas le sien même s'il se prend d'amitié pour le jésuite compatissant Pedro Claver. C'est la rage d'une impuissance, de la déroute de celui dont l'appel lancé à ses dieux est resté stérile, contre la défaite infligée par l'ordre esclavagiste colonial qui l'a dépouillé de son nom en le baptisant. «Lo que perdí. Mi nombre» (Burgos Cantor, 2007 ; 37). «Gritar para que no se olvide mi nombre». «Gritar. Grito. No sé lo que sale en mi grito. Me gusta gritar. El grito convoca a los muertos que conozco y a los que conocí en vida y vi morir.» (*ibid.* ; 296) C'est le seul moyen possible d'enraciner une mémoire qui se fragilise et se défait. «Domingo es nombre de día, no de hombre», cri de la souffrance infligée à son corps fouetté et soumis à un régime de travail insupportable, suscité par le spectacle des siens aux corps décomposés par les plaies causées par le fouet et liquéfiés par la peur. Dans *La ceiba de la memoria*, l'évocation de l'effritement monstrueux des corps défaits, au sens concret du terme : «pieles agrietadas, podredumbre, el fango humano en el cual se deshacen los cuerpos...» recoupe la plasticité terrifiante tout aussi supraliminaires de la description des traces que découvrent dans la deuxième moitié du XX<sup>e</sup> siècle les visiteurs des lieux de la mémoire construite sur les camps de la mort. Mais le cri de Benkos Biohó devient progressivement celui de la haine féconde et de l'entrée dans la révolte, depuis le «palenque» de San Marina.

5. Dans *l'incipit*, l'écrivain Thomas Bledsoe, présent à Rome pour ses investigations sur le Jésuite Pedro Claver, commence à prendre conscience, lui aussi, de sa propre défaite : il ne parvient pas à mettre en forme les archives accumulées et les notes prises jour après jour pour écrire son roman sur Pedro Claver. Toute la réflexion méta-littéraire tourne autour d'une interrogation sur la fonction ontologique des mots, leur rapport non pas à la réalité mais aux réalités multiples et insaisissables, «cada realidad

se asoma a la vida con una lengua propia [...] Realidades de palabras sin equivalencias [...]. Aceptó que las palabras son esencia de lo que nombran, existencia de lo nombrado. Y nombrar es revelación.» (*ibid.* ; 15) Question fondamentale que celle de la perte de sens, qui est en soi une défaite de l'ordre de la représentation, de l'inadéquation entre signifiant et signifié, entre nom et substance pour les orphelins de leur monde originel, aussi bien l'Espagne que la Guinée, le Cap Vert et le Mozambique parce que les réalités nouvelles américaines ne cessent de leur échapper. Ce nœud gordien de l'impossibilité à nommer s'impose aussi aux voyageurs et visiteurs du camp de concentration d'Auschwitz : «algo», «indefinido», «no venía una sola palabra a rescatarnos», «la acumulación de sufrimientos nos impedía pensar, buscarle entendimiento a nuestro viaje, sentido al horror pasmado que nos sostenía allí a punto de derrumbarnos», «derribados por el peso de lo innumerable» (*ibid.* ; 51-52).

6. L'un des liens organiques du roman est donc celui de la pensée du lieu de la néantisation de l'homme et de sa défaite suprême, ainsi que le met en lumière la métaphore du voyageur anéanti qui s'empare de l'esprit du visiteur du camp :

Equipaje sin viajero. Viajero sin viaje. Viaje sin destino que va y va en la noche inacabable y no tiene estaciones intermedia. [...] Pienso si la poesía que sé que escribes te preservará de este sin-sentido, de esta nada... Ni una oración, ni un poema, ni un recuerdo compasivo, ni una esperanza [...]. (*ibid.* ; 175)

7. Cette pensée métaphorisée du voyageur visiteur d'Auschwitz venu de Cartagena de Indias pourrait tout aussi bien s'appliquer à ceux de la cale du bateau négrier échoués dans le Nouveau Monde. La perte du système symbolique, qui signifie ne pas pouvoir reconnaître, nommer et se nommer, l'hébétude face au supraliminaire dont parle Anders à propos de ce qui ressortit à l'inconcevable que constitue une imposition inusitée de la violence (Anders, 2009), Analia Tu-Bari et Benkos Biohó la traduisent chacun à leur manière. Analia Tu-Bari : «Conocí el miedo. Esa vez la palabra no se cumplió. Nació el engaño. Lo que la palabra decía fue diferente a lo que nombraba [...]». (Burgos Cantor, 2007 ; 37)

8. Pour Analia, en perte de repères ontologiques, deux défaites se conjuguent : celui de l'ordre colonial, celui de la religion chrétienne auquel elle ne peut accéder car elle en voit la négation autour d'elle : «La palabra es respeto. Invocación y algo que Pedro y Alonso en su lengua llaman milagro.», et celui de son verbe, réduit à néant ; celui-ci échoue à l'ancrer dans

un *topos* nommable, un lieu, qui n'est ni celui de son origine, ni celui où elle vient d'échouer. «Lo que perdí. Mi nombre. Mi tierra. Mis palabras... Soy un despojo. Una desmemoria impuesta.» (*ibid.* ; 37)

### **Subvertir l'ordre colonial**

---

9. Mais l'ordre colonial, qui défait les corps et les identités originelles, ne peut contraindre les digenèses, empêcher les résiliences et étouffer les ferments d'une nouvelle identité. Sa subversion s'avère donc imparable.
10. En l'occurrence, Dominica de Orellana se dessine comme une figure incandescente dans ce paysage du Reino de Nueva Granada. Ce n'est pas un hasard si la figure intellectuelle espagnole la plus subversive du roman contre l'ordre colonial quitte l'Espagne le jour où, comme une résonance puissamment symbolique, est exécuté Giordano Bruno condamné pour hérésie, pour être allé encore plus loin que Copernic quant à la thèse de la place de la Terre dans l'univers. Comme chacun le sait, ce sont les prémisses du bouleversement d'une représentation du monde. La correspondance de Dominica, dans *El libro de Horas*, qu'elle écrit à l'insu des autorités, la place dans une posture de contestataire de l'ordre établi. Le concept de droit naturel et la question de sa mise en pratique l'incitent à s'interroger sur les fondements de la pensée de Thomas Hobbes, ce philosophe anglais pour qui la fureur naturelle de l'homme doit être canalisée. Mais elle se demande ce qui arriverait dans l'univers de Cartagena de Indias, si on confrontait cette pensée avec le *De Instauranda Aethiopia* du jésuite Sandoval, sorte de traité sur la conversion des bossales, ces Africains transportés dans les Amériques comme esclaves. L'on comprend alors pourquoi Dominica de Orellana rompt avec l'imaginaire de la relation maîtresse-esclave, l'un des piliers du système de domination mis en œuvre dans cette ville coloniale.
11. Le regard qu'elle jette sur les corps, et le langage des sentiments qui lui sont attribués par un narrateur extradiégétique ou par le point de vue subjectif de ses esclaves, sont profondément subversifs. Elle respecte le mutisme de ces derniers, comprend le silence de ceux à qui l'on a attribué des noms jugés par eux innommables, point de vue qu'elle reprend à son compte alors même que le jésuite Claver, parangon du jésuite charitable, s'entête à appeler Domingo l'esclave Benkos Biohó, comble de l'absurdité

car l'absurde résulte de l'incompréhension et de la friction entre deux systèmes de représentation. Il en résulte que c'est la dynamique qui s'instaure entre cette très étonnante figure, Dominica, et les personnages esclaves, Magdalena Malemba, Analia Tu-Bari, et Benkos Biohó, entre lesquels se construit une solidarité humaine en marge des préceptes de la Couronne et de l'Église, qui contribue à rendre possible une représentation inédite de ce territoire de Cartagena de Indias et de son identité en marche. Au lieu d'un ordre vertical, celui qui se dessine est une réorganisation des identités proprement rhizomatique, une rencontre et un regard en miroir sur des corps brisés portant les stigmates de la défaite : plaies, suintements, cicatrices mal refermées, chéloïdes, ces boursouflures des peaux noires marquées par la violence du fouet que restaure Dominica en s'extasiant sur la beauté de ses esclaves. Elle se réclame alors de canons du Beau féminin différents de l'idéal de la Renaissance, contribuant à la subversion d'un ordre normé unique de l'esthétique des corps, celui des Péninsulaires, des maîtres esclavagistes, des soldats et de l'Église.

12. De la digenèse ou recréation qui s'opère dans les représentations de Dominica de Orellana, il ressort également une défaite de l'ordre des castes et du cloisonnement car celle-ci requiert la déconstruction de l'unicité et débouche sur une autre axiologie proprement anticoloniale. Lors de ses déambulations en compagnie de Magdalena Malemba, elle lui interdit de la désigner comme sa maîtresse. Pour Dominica, il faut se forger un autre ordre du discours pour transcender le chaos instauré par les représentants de la Couronne, obnubilés par l'or et les richesses de ce monde :

Le han devuelto a Dominica de Orellana la posibilidad de un orden que le sirva para atrapar la fugacidad de los acontecimientos en este Nuevo Mundo, sin falsificarlos por la imposición de los principios que vienen en las pragmáticas, leyes, bulas, disposiciones. Y ha encontrado un hilo que conduce sus pensamientos. (*ibid.* ; 140)

13. L'hétérodoxie par rapport à l'ordre colonial qui imprègne son discours sur la hiérarchie et l'inégalité, de l'ordre de l'*ethos*, ne se fonde pas sur des bases théologiques comme pour le jésuite Pedro Claver qui porte le discours de son Dieu, et, à sa façon, perpétue cet ordre. Aussi, la conception de la charité de Pedro Claver et celle de Dominica divergent-elles : l'une est dictée d'en haut, l'autre résulte d'une prise de conscience de la qualité humaine intrinsèque des femmes et hommes esclaves. La focalisation interne et le discours indirect libre font que l'on ne sait pas si est rêvée l'union physique

de Dominica avec l'esclave révolté Benkos au bord de la mer, lieu amphibologique qui leur inspire à tous deux de la fascination et de la terreur, lui qui la nomme La Blanca Triste parce qu'elle n'a pas trouvé de place dans ce monde de pourriture des corps et des âmes qui lui fait horreur. Elle sait que l'ordre colonial est menacé par la subversion des esclaves, mais l'on comprend par le point de vue de l'esclave révolté Benkos Biohó qui gouverne le «palenque» qu'elle a pris conscience de l'origine de ce qu'elle condamne comme étant un crime commis par l'Inquisition, l'Eglise, la Couronne et leur ordre étranger à la charité, à savoir son écartèlement et le système esclavagiste tout entier.

A la blanca triste le disgustan las batallas. La hacen llorar los ahorcamientos. Se encierra cuando los carpinteros empiezan a levantar el cadalso para las sentencias del Santo Oficio en la Plaza Mayor y se llena de rumores la ciudad. Me dice que la aflige el desespero de imponer un orden que siempre causa muertes y desastres. Grito. (*ibid.* ; 298)

14. Profondément transgressif et, peut-être de l'ordre du carnivalesque, l'imaginaire de Dominica s'enflamme autour d'un avenir moins désastreux pour le souverain espagnol qui ne connaît pas ses territoires éloignés. La question de l'existence d'un roi, d'une reine et d'un *topos* se pose à Dominica de Orellana en termes d'ordre et de chaos, et d'*ethos*. Qu'est-ce qui instaurerait un ordre autre que celui de la défaite de tous les transportés dans ce Nouveau Monde ? Son imaginaire prend alors des libertés inouïes, la solution serait que le Roi d'Espagne épousât une de ces princesses africaines si belles et réduites en esclavage, pour parvenir à une résolution des conflits et à une abolition de l'esclavage, une fois les esclaves devenus sujet de Su Alteza Negra.

### **La ceiba, antidote de la défaite**

---

15. La puissance symbolique et poétique de la ceiba entre aussi en jeu pour conférer au *topos* son *ethos* et sa dimension identitaire rétive à l'ordre univoque colonial. La ceiba est chargée d'un pouvoir résilient car, par sa puissance symbolique, elle fonde pour Analia et Benkos, le sens du paysage de Cartagena de Indias, et poétique car elle leur fournit, après le mutisme de la défaite, les outils discursifs pour le nommer et s'y reconnaître (Lucien, 2017). Cet arbre est un tabernacle de l'émotion ontologique de l'humanité-même, en l'occurrence le lieu d'un sursaut contre la chute irrémédiable de

la défaite. Aquiles Escalante, dans *El negro en Colombia y aspectos mági-coreligiosos presentes en la Costa Atlántica de Colombia y sus posibles orígenes africanos* (Escalante, 2002), et d'autres historiens et anthropologues colombiens ont étudié la place de la ceiba, cet arbre omniprésent dans la Caraïbe, comme fondatrice d'une communauté spirituelle, une référence naturelle, mythique, historique, et mémorielle. Les esclaves du «palenque» échappés des plantations célébraient leurs rites magico-religieux et appelaient leurs orishas ou leurs esprits à l'ombre de la ceiba, comme l'avaient fait avant eux les Mayas du Yucatán, les Indiens Taïnos des Antilles lors de leurs *areítos* pour vénérer leur zémis. Ce n'est donc pas un hasard si Analia cherche à transcender la défaite corollaire de «la desmemoria impuesta» en construisant une mémoire faite de multiples mémoires, dont la ceiba est l'Arbre de vie, le cœur auquel elle s'identifie pour prendre activement part à son destin et à sa territorialisation, comme le dirait Deleuze :

Lo que me dispongo a ser en esta tierra extraña es una ceiba. Guardadora de acciones. Una ceiba de tallo engrosado que bañe con su savia traída de otros territorios esta tierra de la cual siento ya no saldremos nunca. Mi savia de ceiba maltratada se fundirá con los jugos de esta tierra de lenguas revueltas, de saqueadores que vienen del mar, de templos de hombres que quieren hacer un reino en los cielos, de enfermos que viven en los hospitales y no se curan, de autoridades de la ciudad y de autoridades de las creencias, de soldados, de nosotros dominados a la fuerza, y obligados a la servidumbre, de buscadores de fortunas, de mercaderes, de indios, de gentes de paso, de navegantes náufragos, de herreros, de constructores de defensas. (Burgos Cantor, 2007 ; 74)

16. Tous ces *transterrados*, ces transplantés, ferments d'un monde en germination et encore chaotique, d'abord victimes puis, mus par une force subversive, moteurs de défaites et de la déliquescence de l'ordre colonial, produiront postérieurement l'identité colombienne. Dans la bouche d'Analia Tu-Bari, c'est bien une société composite que l'on voit poindre, celle non point d'une racine unique mais d'une pluralité appelée à se métisser, où la ceiba étend sa racine éthiopienne et diffuse sa sève jusqu'aux pensées des missionnaires jésuites, dans le traité de Alonso de Sandoval, écrit pour convertir les bossales sans leur dénier l'humanité, *Da Instauranda Aethiopia Salute*. D'ailleurs, la ceiba qui occupe majestueusement le paysage n'est pas seulement revendiquée par Analia comme symbole de la mémoire et de sa résistance à la domination de la parole religieuse univoque de Pedro Claver, vicaire du dieu chrétien, elle l'est aussi par l'esclave révolté Benkhos Biohó, dont les tambours font trembler les autorités coloniales.

17. En dépit du paroxysme de la pensée de la défaite et de ses représentations supraliminales patent dans ce roman colombien, du tissage d'une mémoire collective et individuelle violemment lestée par les traumatismes infligés transhistoriquement par des forces de destruction sans limites, et malgré l'impuissance des mots affirmée par les quêteurs de mémoire, ce roman tente, par la puissance de sa polyphonie baroque, de transcender l'irréductibilité des altérités de l'époque coloniale et de jeter les bases fondatrices d'une mémoire résiliente. L'arbre du titre résonne pour chacun des défaits par l'Histoire et ceux dont il fut et demeure l'emblème de la survie. Symbole aussi de l'édification d'une nouvelle demeure habitable par tous ceux que l'Histoire a d'abord séparés puis rassemblés, belle utopie dont la littérature cherche sans cesse à ériger les murs.

### **Bibliographie**

---

ANDERS Günther, *La Haine*, trad. de l'allemand et préfacé par Philippe Ivernel, Rivages poche, Petite Bibliothèque, Éditions Payot & Rivages, 2009 pour l'édition Poche.

BURGOS CANTOR Robert, *La ceiba de la memoria*, Bogotá, Seix Barral, 2007.

ESCALANTE AQUILES Polo, *El negro en Colombia*, Cátedra de Estudios colombianos, U. Simón Bolívar, 2002.

GLISSANT Edouard, *Traité du Tout-Monde*, Paris, Ed. Gallimard, nrf, 1997.

LUCIEN Renée Clémentine, « Voyage au bout du Néant de Analia Tu-Bari, dans *La ceiba de la memoria* de Roberto Burgos Cantor », *Traversée des paysages : identités et territoires en Amérique latine*, Revue *Entre-Deux*, Correspondances et paysages, premiers regards sur l'entre-deux, n°1, janvier 2017, consultable sur [lentre.deux.free.fr/index](http://lentre.deux.free.fr/index).